

Culture



Dan SPERBER, *Le savoir des anthropologues. Trois essais.* Coll. Savoir, Hermann, Paris, 1982. 141 pages, bibliographie, index

Yvan Simonis

Volume 4, Number 1, 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1078327ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1078327ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Simonis, Y. (1984). Review of [Dan SPERBER, *Le savoir des anthropologues. Trois essais.* Coll. Savoir, Hermann, Paris, 1982. 141 pages, bibliographie, index]. *Culture*, 4(1), 85–86. <https://doi.org/10.7202/1078327ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

In short, the author has succeeded in taking the particularities of Mayotte culture and Mayotte "trance culture" and presenting them in such a way as to make them not only intelligible to other researchers, but—comparable. This success alone is sufficient to recommend the work to researchers and readers interested in trance phenomena.

Dan SPERBER, *Le savoir des anthropologues. Trois essais*. Coll. Savoir, Hermann, Paris, 1982. 141 pages, bibliographie, index.

Par Yvan Simonis
Université Laval

Ces trois essais sont les suivants: «Ethnographie interprétative et anthropologie théorique» (chap. I: pages 13 à 48); «les Croyances apparemment irrationnelles» (Chap. II: pages 49 à 86) et «Claude Lévi-Strauss aujourd'hui» (chap. III: pages 87 à 129). Dans son introduction, Sperber nous dit que son chapitre I «repren­ d en partie, modifie et complète la substance de mon article "L'interprétation en anthropologie" paru dans *L'Homme*, 1981, XXI, I (p. 10). Son chapitre II publie en français un texte destiné initialement à *Rationality and Relativism* (Martin Hollis et Steven Lukes, éd.) à paraître au moment de la publication du livre en français. Quant au chapitre III, il reprend et augmente «considérablement» un texte de 1978 publié en anglais en 1979 dans *Structuralism and since* (John Sturrock, éd., Oxford University Press).

Ce livre n'apporte donc pas vraiment du neuf pour ceux qui connaissent un peu les écrits de Sperber, sans compter que son livre *Le symbolisme en général*, publié en 1975, continue de l'inspirer ici. Sur le fond, la bataille (ou la position) est la même: qu'est-ce qui est scientifique en anthropologie?

De quoi parlent ces trois essais? Leurs thèses sont présentées par l'auteur en peu de mots. Le premier essai «suggère que l'ethnographie, dont la vocation est essentiellement interprétative, et l'anthropologie, dont la vocation est essentiellement explicative, pourraient entretenir des rapports plus fructueux à condition de se libérer l'une de l'autre» (p. 10). Le second essai remet en cause «les arguments en faveur du relativisme cognitif, et en particulier l'argument décisif que semblent fournir les diversités des croyances humaines»

(p. 10). Sperber propose une solution rationaliste au problème de cette diversité. Enfin, dans le troisième essai, consacré à Lévi-Strauss, Sperber veut «illustrer les difficultés, les incertitudes et les lueurs d'espoir que comporte toute recherche théorique en anthropologie» (p. 10).

Qui lit Sperber sait qu'il affronte une pensée dense, clairement écrite et exigeante. En réagissant à ses propos, je renvoie le lecteur à ce livre, il sera juge de la pertinence de mes réactions car il n'est pas possible ici de présenter dans le détail le contenu de ces essais.

Par de savants détours, Sperber nous dit comment, à son avis, éviter le piège des «interprétations» et nous engager sur la voie d'une anthropologie scientifique, mais il y met de telles conditions qu'il révèle, à mon avis, l'impuissance de son projet et le formalisme dépassé de son épistémologie. Se moquer à ce point de l'apport du relativisme culturel, des interprétations ethnographiques et penser que son propre discours (qui n'est ici que logique et nullement scientifique) sera pris au sérieux, n'est pas réaliste. Non pas qu'il ne faille pas prendre Sperber au sérieux, mais parce que son projet est impossible si on passe les propos de l'auteur au tamis de ses exigences pour autrui. Alors, les propos non scientifiques de Sperber valent-ils quelque chose? Sperber (moi aussi) dira oui. Dans ce cas, les interprétations ethnographiques peuvent aussi valoir quelque chose, et Sperber doit logiquement l'accepter, et pas seulement à condition qu'elles servent à la science. Et puisque Sperber se fait à l'idée (à la représentation semi-propositionnelle!) que l'anthropologie culturelle qui se veut scientifique «doit comporter — je serais tenté de dire: doit être — une épidémiologie des idées» (p. 42), on est tenté d'évaluer les risques de contagion des idées de Sperber:

Quand on veut "voir les choses du point de vue d'autrui", c'est, en vérité, la représentation qu'autrui se fait des choses que l'on cherche à se représenter. Pour pouvoir inférer ce que sont les choses de la représentation qu'autrui s'en fait, il faut disposer d'hypothèses complémentaires, par exemple de l'hypothèse qu'autrui se représente des choses comme elles sont. Croire voir les choses du point de vue d'autrui, c'est donc confondre la représentation de l'objet avec l'objet, la prémisse (à elle seule insuffisante) et la conclusion, les interprétations anthropologiques souffrent typiquement d'une telle confusion (pp. 28-29).

Sperber propose, dans son premier essai, de sortir de cette confusion en ajoutant aux interprétations ethnographiques, qui ne sont que des représentations de représentations (celles de l'ethnologue sur celles des informateurs), «un com-

mentaire descriptif adéquat» (p. 32) qui précise la portée empirique des interprétations, seule chance de passer d'une ethnographie pas trop subjective à l'anthropologie scientifique, voie de passage vers les «généralisations descriptives» (p. 40) qui, contrairement aux «généralisations interprétatives», sont infirmables et répondent donc aux contraintes du discours scientifique.

Le premier essai de Sperber ne va nulle part. Sperber ne donne pas le moindre exemple de ce que pourrait apporter l'application de ses conseils, j'ai cherché en vain. Il est réconfortant toutefois qu'à la fin de cet essai, il voit une haute valeur en la transmission de l'expérience unique de l'ethnologue qui éclaire parfois l'expérience unique de ses lecteurs.

Dans son deuxième essai, Sperber s'en prend au relativisme culturel dont il pèse longuement le pour et le contre pour le rejeter au nom de ses contradictions et, surtout, au nom de la psychologie cognitive qui y perdrait toutes ses chances et à laquelle Sperber croit. «L'objet de la croyance relativiste n'est... ni une simple formule, ni une véritable proposition: c'est une représentation conceptuelle dont le contenu propositionnel n'est pas complètement établi» (p. 71).

Que dit Sperber? Le lecteur excusera la longue citation qui suit:

Il faut établir deux distinctions d'ordre psychologique: entre les représentations propositionnelles et les représentations semi-représentationnelles, d'une part, entre les croyances factuelles et les croyances représentationnelles, d'autre part. Ces distinctions établies, il suffit pour dissiper l'apparence d'irrationalité que présentent les croyances culturelles de montrer que ces croyances sont représentationnelles et que leur contenu est semi-propositionnel. En effet, si tous les êtres humains avec lesquels on interagit croient représentationnellement une certaine représentation semi-propositionnelle, cela justifie rationnellement que l'on fasse de même (p. 80).

Tout un programme dont Sperber tire que le relativisme est superflu puisqu'il y a moyen rationnellement de se représenter comment autrui se représente ce qu'il croit et que c'est même l'objet de la psychologie au-delà des différences culturelles que réifie le relativisme culturel!

L'exemple utilisé par Sperber pour montrer les fruits de cette approche ne me convainc pas (le lecteur en jugera). L'histoire du vieux Filaté et de son dragon chez les Dorzé (terrain de Sperber) nous dit seulement des choses évidentes sur un relativisme culturel caricatural et comment l'éviter, sans jamais utiliser les notions dont Sperber nous avait si longuement entretenus.

Quant à son essai sur Lévi-Strauss, il devrait être plus féroce au nom même des exigences affirmées dans les deux premiers essais. Mais Sperber connaît, comme chacun, la grandeur de l'œuvre de Lévi-Strauss. S'il lui reconnaît cette grandeur, pourquoi n'en tire-t-il pas leçon plus claire sur la démarche scientifique? Certes, Sperber voit, comme Lévi-Strauss, l'espoir de l'anthropologie dans une psychologie, mais quel Sperber faut-il croire? Celui des deux premiers essais ou celui du troisième qui vante l'imagination théorique essentielle à la science et qui n'est pas le produit direct, ni au service seulement, de «commentaires descriptifs adéquats»?

Pour conclure sur ce livre, je conçois bien sa valeur critique, son aptitude à la dénonciation des voies illusoire de trop de «romans» anthropologiques. Mais la réaction aux dangers soulignés avec brio apporte quoi à qui? Où est la fertilité de ces conseils? Il s'agit de réactions excessives qui, à mon avis, rendent impossible tout projet scientifique en anthropologie et proposent une fuite en avant au nom d'une mystérieuse psychologie générale de l'humain dont on ne voit jamais dans ce livre comment elle pourrait trouver ses «commentaires descriptifs adéquats». Bref, c'est beaucoup plus du côté de ce que propose Sperber que du côté de ce qu'il critique qu'il faudrait débattre, mais il ne nous propose pas grand chose à ce sujet.

Ce livre n'est pas celui qu'il faut lire pour comprendre Sperber. Il faut pour en discuter avoir lu d'abord *Le symbolisme en général* auquel ce livre malheureusement n'apporte pas assez de neuf.

Jay RUBY (ed.), *A Crack in the Mirror: Reflexive Perspectives in Anthropology*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1982. 299 pages, US \$20.00 (cloth).

By Elvi Whittaker
University of British Columbia

There are those who would argue that reflexivity is good for the collective anthropological soul, that somehow it will eventually help us put our house in order. Others suggest that it is a moral imperative, the albatross created out of the guilt accompanying privilege, exploitation, colonialism and all of the presumed evils the discipline is said to foster. The assumption is that reflexivity will bring about a better, a more insightful anthropology, a more sophisticated rendition of our ethnographic